

CAROLINE POGGI ET JONATHAN VINEL

OUR HOLIDAYS WILL ALWAYS BE BETTER THAN YOURS

Caroline Poggi et Jonathan Vinel, duo d'artistes et de réalisateurs, présentent leur exposition personnelle *Our Holidays Will Always Be Better Than Yours* à la New Galerie composée de deux films et d'une série d'objets issus de leur univers cinématographique. Multipliant les formats (cours, moyen, long) et les destinations (salles de cinéma ou d'exposition) le duo assume le pouvoir désinhibant des images et une écriture sentimentale destinée à un monde malade.

Sous un format épileptique de 24 images par seconde la première vidéo *Our Holidays Will Always Be Better Than Yours* (2022) combine la part la plus sanglante et jaculatoire de l'industrie du jeu vidéo pour un cinéma de sensation. Patiemment construit en deux ans, il fusionne les instants extatiques de parties de jeux vidéo enregistrés par les joueurs eux-mêmes et sauvegardés comme des trésors de guerre. Des passages d'*Assassin Creed*, *Elden Ring*, *Black Desert Online* ou *Gary's Mod* et *Skyrim* sont réorganisés en une succession stroboscopique d'images comme un flicker mental ou le cauchemar éveillé d'une AI névrosée.

Au son d'un bourdonnement infernal crée par la musicienne Pan Daijing, émergent au milieu d'un fracas de corps une collection d'armes à feu, de pornographies et de mammifères plongés dans les tourments de villes hostiles et surdensifiées. Entre bestiaire synthétique et chant hallucinatoire, le spectateur assiste à un jugement dernier déshumanisé : une épiphanie filmique pour le septième ou huitième stade du capitalisme avancé.

La saturation d'images agit ici comme un sédatif¹ ou un narcoleptique que le cerveau humain ne saurait digérer. La regarder est pénible et on en ressort engourdi. Ce qui est présenté peut être lu comme une généalogie du coït et du meurtre, où le sexe et la violence seraient les inébranlables piliers d'une anti-humanité. Mais dans ce monde machinique et énergivore, le sentiment n'est pas absent. L'extase tout d'abord : où l'on imagine Sainte Thérèse d'Avila shootée à la *Ritaline* et scrollant sans but avec en fond sonore 6ix9ine. Le dégoût ensuite devant ces guerres tribales, ces tueries de masse, où la loi du sang s'impose au milieu des viscères d'un data-center. La mélancolie, enfin au milieu de ce royaume d'ombres et d'avatars ultraviolents. Cette empathie est activée par le son et agit comme un point de bascule, une sortie de route à cette frénésie et ce ressassement d'images brutales. Au fond, c'est une quête des origines qui nous est proposée - origine du monde entre sexe et pulsion sanglante - mais aussi origine du médium où le cinéma renoue avec sa part maudite, foraine, terrestre et matériel : un cinéma d'attraction dans un tombeau pour 500 000 chat-bots.

Dans ce monde dévasté, où l'humain semble mis au ban, il reste des objets transitionnels permettant l'échappatoire, l'exil physique ou mentale. La pierre tombale de Julien (*Jessica Forever*, 2018), lieu du recueillement ; le pied de biche de Prince (*Prince Puissance Souvenir*, 2012), objet d'exaction et de délivrance ; la veste de l'ancien passeur de carte mémoire, guide de recouvrement et la machine à fabriquer des ecstasy (*Eat the Night*, 2023), ou la rédemption passagère par le love industriel. Et puis, il y a ces vêtements d'orphelins ou d'enfants perdus (*Jessica Forever*, 2018) qui sont des tenues de SWAT BDSM, à la fois textiles forteresses et d'excitations. Tous ces objets sont issus de leurs univers filmiques. Ces reliques de plateau sont ici recontextualisées et deviennent des point d'ancrage pour un parc à thème vicié, un monde d'easter-eggs² et de memorabilia permettant d'accéder à des passages secrets.

Au sous-sol est présenté *Il faut regarder le feu ou brûler dedans* (2022), une vidéo produite lors d'une résidence estivale en Corse. Dans une nature délabrée et en proie aux flammes, une moody-girl pyromane soigne la terre par le feu : elle la cautérise. L'île souffre de l'hypertourisme, de ses balafres de béton, de ses déchets d'emballages *Miel Pops* ou *Kinder Bueno* et de ses tristes lotissements vacants. Sur cette terre aride, le feu est un mal sans cause ni destination. Au milieu de fumées denses et pourpres, s'embrasent des carcasses de voitures. Au désastre écologique répond un imaginaire d'émeute et d'insurrection, aux saccages s'adjoint une défiguration cathartique, au chaos se noue une tragédie amoureuse, au désert une balistique sentimentale.

Caroline Poggi et Jonathan Vinel prennent acte du déboussolement du monde. Ils y sont nés et n'essayent pas de donner du sens à ce qui n'en a pas. A la place, ils y opposent des films malades, des projectiles et des antidotes frelatés. Entre cinéma d'attraction illuminé et élégie romantique, ils invoquent un sens du baroque ultra contemporain qui ne renie jamais sa fascination pour l'image - jusqu'aux larmes -.

Pierre-Alexandre Mateos, Paris, juin 2023

1. L'ébauche de cette vidéo fut d'abord montrée à Montreuil en 2020 lors de l'inauguration du magazine *The Opioid Crisis lookbook* (créé par Dustin Cauchi et Dasha Zarahova), un projet dédié au phénomène d'addictions aux opiacés.

2. Un Easter egg est, en informatique ou dans les jeux vidéo, une fonction cachée au sein d'un programme (animation, jeu, message, etc.) accessible grâce à un mot-clé ou à une combinaison de touches ou de clics.